



JEAN-CLAUDE PELLEGRIN

**Dialogue
avec
un Fossoyeur**

Jean-Claude Pellegrin

Dialogue avec un
fossoyeur

© Jean-Claude Pellegrin, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-0553-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

**À tous les « Pedro », croisés sur
les chemins de la vie.
Salut et fraternité**

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

L'utilisation, la transmission, la modification, la reproduction, la rediffusion ou la vente de toutes les informations reproduites dans ce texte, ou partie de ce texte sur un support quel qu'il soit, sont formellement interdites sans l'autorisation préalable et écrite du possesseur des droits, excepté dans le cas de brèves citations et autres usages non-commerciaux autorisés par la loi sur le copyright.

Prologue

L'homme frissonna. Les yeux irrités, embués de larmes, il ne distinguait pas l'autre côté de la rue. Réfugié dans l'encoignure d'une porte d'immeuble, il avait assisté, avec effroi, à l'arrivée et au déchaînement des casseurs. Pas très nombreux, quelques dizaines peut-être, casqués, cagoulés, armés de frondes, de cocktails Molotov, de battes de base-ball... Tout avait pourtant bien commencé. La manifestation, probablement la plus importante depuis le début du mouvement, rassemblant des centaines de milliers de personnes sous un ciel plutôt clément. Malgré la gravité de la situation et l'importance de l'enjeu, le défilé s'était ébranlé dans une ambiance festive. Séparé de ses amis par les mouvements de la foule, l'homme avait remonté le cortège avec l'espoir de les retrouver... En vain. Renonçant, il avait marché avec des enseignants et des personnels hospitaliers venus de Bretagne. Dans cette multitude, toutes les régions représentées apportaient une grande diversité à cet élan de solidarité. Peu avant la dispersion, il avait repris ses recherches sans trop d'illusions. Son téléphone portable oublié, désireux de retrouver ses camarades, il s'apprêtait à rejoindre le lieu de rendez-vous quand ils l'avaient entouré. Ils étaient là, par groupes, surgis de nulle part, et une explosion inouïe de violence avait embrasé la rue. Tandis que certains brisaient vitrines et devantures pour se livrer au pillage, d'autres affrontaient les forces de l'ordre ripostant par des jets de grenades lacrymogènes avant une première charge. Visiblement bien entraînés, les casseurs repoussèrent les policiers. Le sifflement des billes d'acier, projetées par les frondes, déchirait l'air empesté par les fumées âcres des véhicules incendiés... Surpris par cette inattendue violence urbaine l'homme sentit la peur le gagner... Il se plaqua davantage contre l'angle du mur. Protégée par un digicode, la porte lui interdisait l'accès au refuge de l'immeuble. La violence redoublait. À quelques pas de lui, des casseurs s'acharnaient sur un policier tombé à terre, mais quelques instants auparavant, des policiers molestaient sauvagement un photographe de presse, le rouant de coups. De l'autre côté de la rue les débris de la devanture d'un magasin jonchaient le trottoir. Une voiture brûlait, et le feu menaçait de se propager à d'autres véhicules. Gêné par les gaz et les fumées l'homme respirait mal, et sa vision troublée l'empêchait de repérer un abri plus sûr. Il aurait voulu s'enfuir, mais la prudence et la peur l'en

dissuadaient. À moins de trois mètres de lui, un groupe de cinq ou six manifestants, très jeunes en apparence, lançaient des cocktails Molotov et des billes d'acier sur les CRS qui s'approchaient. Bientôt d'autres casseurs arrivèrent en renfort et, sous une pluie de projectiles divers, les forces de l'ordre refluèrent. Une atmosphère de guerre civile planait sur la rue. L'homme tenta de réagir. À portée de sa main, deux blessés gisaient sur le sol. Il voulut leur porter secours, mais il fut pris de violentes nausées. Sa propre lâcheté l'enveloppait comme une armure, empêchant tout mouvement, le clouant à son encoignure de porte. Incapable de stopper son imagination, il se visualisait roué de coups comme le photographe ou le policier tombés à ses pieds. Confronté à une violence qu'il percevait étrangère, il se sentait empli de compassion pour les victimes des deux bords, mais inapte physiquement à esquisser le moindre geste secourable. Peut-être ressentait-il, à distance, la souffrance de ces hommes, leurs propres peurs, leur intime désarroi ? Comme un écho à leurs gémissements d'êtres meurtris dans leur chair, il émit à son tour une longue plainte d'animal blessé. Son cri alerta un jeune garçon qui, se détournant du groupe, s'approcha avec précautions. Voyant l'homme recroquevillé dans l'angle de la porte, il l'apostropha vivement

— Qui c'est ce gadjo ? Qui tu es toi ? Un keuf ? Un enfoiré de keuf ? Je vais te casser moi, cria-t-il en brandissant une batte de base-ball

L'homme ne bougea pas, ne dit rien, réalisant comme dans un rêve que l'individu s'apprêtant à le frapper était encore un enfant. Dans une parodie de guerre civile dont il n'avait rien à foutre, un adolescent se préparait à le tuer à coups de bâton. Soudain, probablement pour exorciser sa peur, son dégoût, son incompréhension, il éclata de rire... Un rire brutal, inattendu mais incontrôlable. Stoppé dans son élan, le garçon laissa retomber la batte, surpris. Puis, la haine crispant son visage s'effaça, et à son tour, il rit, d'un rire frais, juvénile. Quand les éclats de rire cessèrent, ils s'observèrent un long moment dans un face à face irréel. Peut-être voulaient-ils se parler, se dire qu'ils n'auraient dû être là ni l'un ni l'autre, que c'était la faute à la vie... L'adolescent frappa violemment le sol de sa batte, et cria :

— Dégage gadjo ! Fous le camp ! Puis, rabattant sa capuche sur son visage, il disparut dans la fumée... L'homme le regarda s'éloigner. Rencontre furtive, inachevée, de deux êtres égarés dans la tourmente. Lambeaux de vie dispersés, éparpillés, incapables de se rassembler. L'homme voulut fuir, traverser la

chaussée, et courir sur le trottoir opposé jusqu'à la prochaine rue. Il respira profondément à deux ou trois reprises et s'élança, alors qu'une nouvelle salve de grenades lacrymogène éclatait autour de lui... Une grande « claque » le projeta alors qu'il posait un pied sur l'accotement...

L'homme avait froid. Sa tête lourde, pas vraiment douloureuse, et ses bras ankylosés ralentissaient ses mouvements. Sa main gauche baignait dans l'eau, une eau froide, nauséabonde. Il perçut un mouvement contigu et voulut se retourner. Impossible. Des gens parlaient à proximité, mais il ne put saisir le sens de leurs paroles. Puis il les vit. Des pieds, deux puis quatre pieds, chaussés de baskets et de brodequins. Pourquoi des pieds si près de son visage ? Les pieds aux baskets s'agitaient à quelques centimètres de lui, le lacet du gauche traînant dans l'eau, effleurant sa main... Et toujours les mêmes voix proches et lointaines à la fois. Les pieds parlent-ils ? Les brodequins bougèrent à leur tour et l'homme redouta qu'ils ne viennent heurter le sommet de son crâne, mais non ! Ils s'éloignèrent et disparurent, bientôt suivis par les baskets. L'homme était seul, mais sentait des présences voisines. Il craignait que d'autres pieds envahissent son espace. Des pieds peuvent-ils se mouvoir ainsi, en toute indépendance et hors de tout contrôle ? Présentement l'homme grelottait. Peut-être devrait-il prendre un thé ou un café chaud ? Mais dans cet univers de pieds qui pourrait bien le servir ? Parvenant à bouger un peu, il retira sa main de l'eau. Il se sentait mieux. Un liquide chaud, coulant le long de son bras, réchauffait sa main. Peut-être n'aurait-il pas besoin de café. Après tout, c'était une belle journée. Probablement verrait-il Marieke ? Marieke... Plus belle que la lune, Marieke, sa femme fleur au corps magique, Marieke... sa petite Flamande.

Ce jour l'appelait, espiègle, malgré le froid et cette lourdeur dans sa tête. Maintenant, il promenait à la campagne, un grand champ de coquelicots s'offrait à lui dans la chaude lumière d'un début d'été... Marieke allait venir... Mais très vite le soleil déclina et une froide nuit l'enlaça. L'homme voulut crier mais aucun son ne franchit ses lèvres. De nouveaux piétinements l'alertèrent. On le touchait ; des pieds, plus nombreux, l'entouraient, le heurtant parfois... Puis des mains l'effleurèrent et un visage se pencha sur lui. Une femme... Marieke ? Mais le visage disparut. On l'emmenait... Où l'emmenait-on ? Pourquoi Marieke ne venait-elle pas ? L'homme ne voulait pas partir... Ou alors ailleurs... Marieke...

Première Partie
Les Quatre Chemins

Chapitre 1

Une semaine s'achevait, grise, sinistre, rythmée par les manifestations silencieuses d'une population courroucée. Dans chaque ville, chaque bourg, par milliers, hommes et femmes avaient envahi les rues, sans un mot, marchant pendant des heures souvent sous une pluie glacée, bravant par leur mutisme le mépris de leurs dirigeants. Certains silences retentissent davantage que mille clameurs et, des plus lointains rivages, on avait perçu le cri de colère de ce peuple blessé. Le soleil dominical incita Arthur à fuir la ville. Reprendre des forces en foulant la terre grasse d'un champ fraîchement labouré, s'imprégner de la douce lumière automnale dans des sous-bois odorants baignés d'une brume diaphane, s'évader. Demain, la lutte continuerait. Une lutte inégale, vouée à l'échec prévoyaient déjà certains. Porté par son optimisme naturel, Arthur voulait encore y croire. Pour l'instant, la détermination des manifestants se nourrissait de l'arrogance et du mépris de la classe politique, sources intarissables du mécontentement populaire. Pour combien de temps ?

La journée s'avancait. Apaisé par la beauté et la quiétude des paysages, Arthur laissait vagabonder ses pensées. Demain serait un autre jour. Depuis le matin, il sillonnait les petites routes de l'arrière-pays. Au détour d'un chemin, à l'orée d'un bosquet, il découvrit un cimetière perché sur une butte. Pas bien grand, mais entouré de majestueux cèdres centenaires, de part sa position il semblait défier la campagne alentour. Aucun village à proximité, pas même un hameau. Pourquoi un cimetière isolé, loin de tout lieu de vie ? Curieux, Arthur gara son véhicule et emprunta à pied le sentier conduisant au sommet de la butte. Il débouchait sur une petite esplanade. Un lourd portail de fer forgé donnait accès au cimetière. À gauche, adossée au mur de clôture, une fontaine moussue crachotait un filet d'eau s'écoulant dans une vasque de pierre. L'endroit était paisible, silencieux. Seuls, le souffle du vent dans les hautes branches des cèdres et le glouglou de la fontaine troublaient la sérénité du lieu. Par le portail entrouvert, Arthur découvrit une allée de gravier blanc bordée de tombes, anciennes certes, mais parfaitement entretenues. Pas de pierres tombales renversées, rongées par l'humidité et les lichens, pas d'allée envahie par les herbes folles. Les fleurs fraîches, ornant les sépultures, témoignaient d'une